

La nuit était bleue, un bleu sombre que piquetaient un millier d'étoiles. Les deux hommes marchaient dans l'eau en contre bas du chemin de halage. Ils avaient laissé la voiture sur la route, à l'endroit où l'asphalte s'arrête pour faire place au chemin de terre. Chaussés de cuissardes ils avançaient dans l'eau arrachant leurs pas à la vase qui se refermait derrière eux avec un bruit de succion. Dans les roseaux ils entendaient le coassement des grenouilles qui se taisaient à leur approche avant de sauter dans l'eau : plouf ! Au loin le clocher de l'église Saint Martin sonna onze heures et Mulligan leva la tête pour tenter d'apercevoir la grande Ourse. C'était la seule constellation qu'il reconnaissait, mais ce soir, malgré le ciel entièrement dégagé, il ne parvenait pas à la repérer. Il se concentra de nouveau sur la marche que les efforts pour dégager les pieds de la vase rendaient pénible.

Fred marchait devant et Mulligan avait bien du mal à le suivre. Il s'en voulait d'être là, d'avoir fini par accepter sa proposition. Cette expédition ne lui disait rien qui vaille et il se sentait fébrile.

Des rats courraient le long des berges et nageaient dans la rivière se laissant portés par le courant. A quelques dizaines de mètres la lune éclairait un bosquet et l'ombre des arbres s'étirait le long du halage. Le vol saccadé des chauves-souris frôlait l'eau et passait parfois au raz de leur tête en poussant des petits cris perçants. Dans le bosquet une chouette hulula et Mulligan y vit un mauvais présage. Les deux jeunes gens portaient autour de leur cou une paire de chaussures dont ils avaient lié les lacets. C'est Fred qui avait eu cette idée et dans l'après midi ils étaient allés à l'Hyper acheter chacun une paire de godasses.

-- Deux pointures au-dessus de la normale, avait précisé Fred, comme ça si on laisse des traces ça égarera les recherches.

Ils avaient également acheté des gants en caoutchouc pour ne pas laisser d'empreinte.

Mulligan commençait à trouver le temps long. Il tapota l'épaule de Fred

-- C'est encore loin, murmura-t-il ?

-- Non ! c'est juste après le méandre. Plus que quelques mètres.

En effet tout de suite après la courbe une barque de pêche était échouée sur la berge. Fred détacha l'amarre et ils poussèrent l'embarcation dans l'eau. A l'aide de la perche qui se trouvait à bord ils entreprirent de traverser la

rivière. En face se détachait le mur gris de la distillerie. Arrivés sur l'autre bord ils descendirent de la barque et Fred l'amarra à une grosse racine qui sortait de terre. Ils chaussèrent leurs baskets laissant les cuissardes dans le fond du bateau. Il leur fallut longer le mur et faire le tour du bâtiment pour atteindre la porte d'entrée.

Sur le parking étaient rangés en épis les cinq camions de l'entreprise. En lettres jaunes fluorescentes que la clarté lunaire faisait briller ils pouvaient lire les coordonnées de la société :

**« SA FLEURINT & CO
VINS ET SPIRITUEUX
DISTILLERIE DE L'EGRENNE
ZI DE GLAZ AR MOOR »**

Suivaient en plus petit le numéro de téléphone et l'adresse électronique :
www.fleurintdist.com.

La porte était en bois et Fred s'apprêtait à faire sauter le pêne avec un pied de biche quand Mulligan lui retint le bras.

-- T'es sur qu'il n'y a pas d'alarme ?

-- Puisque je te dis qu'il n'y a pas de lézard. Arrête de flipper et donne-moi plutôt un coup de main.

Il fallut s'y prendre à plusieurs reprises mais la gâche finit par céder et la porte s'ouvrit. Une fois à l'intérieur ils repoussèrent la porte et Fred alluma une pile. Dans la nuit l'entrepôt paraissait immense, encombré de caisses et de matériels qui en faisaient un véritable labyrinthe. Mulligan sentit alors l'angoisse lui serrer la poitrine et son cœur se mit à battre à toute vitesse. Ils avançaient au hasard entre les caisses d'alcool et les cuves à vin. Entre deux rangées de caisses ils aperçurent la chaîne d'embouteillage. Le long des murs, du sol au plafond, des étagères en bois contenant des bouteilles d'alcool, et cinq dames-jeannes pleines. A l'angle, un alambic dont le cuivre étincela sous le faisceau de la lampe torche. Au fond avait été aménagée une petite pièce qui devait servir de bureau. Fred allait s'y rendre mais Mulligan ne se sentait pas bien du tout.

-- On se tire Fred ! Je me sens mal, j'angoisse.

-- C'est idiot ! Que veux-tu qui nous arrive ? A c't'heure personne n'aura l'idée de venir ici.

-- Ecoute ! je ne sais pas, mais je rentre.

-- Fais pas le con. Bon ! Prends le pied de biche et va m'attendre dehors. Je n'en n'ai pas pour long. Tu surveilleras l'entrée si tu crains quelque chose.

-- J'ai pas de pile ; comment je vais trouver l'entrée ? Je ne sais même pas où on est.

Fred éteignit sa pile.

-- Regarde ! Le toit est vitré. Avec le clair de lune tu y vois assez pour trouver ton chemin.

Les vitres en verre dépoli du toit laissaient passer une faible clarté tout juste suffisante pour distinguer le contour des objets qui encombraient l'entrepôt.

-- J'ai peur Fred ! J'ai peur !

Il tremblait de tous ses membres et se sentait frigorifié malgré la douceur de la nuit. Mulligan était au bord de la crise de nerf. Fred fit de son mieux pour le calmer mais il commençait à s'impatienter. C'était du temps perdu et bien qu'ils aient toute la nuit devant eux, il aurait bien voulu quand même en finir au plus vite. Il indiqua à Mulligan ce qu'il pensait être la direction de la sortie et disparut derrière les caisses en direction du bureau.

Mulligan serrant le pied de biche dans sa main marchait avec précaution. Ca le rassurait un peu de tenir cette barre de fer dans sa main ; il s'en servait comme d'une canne d'aveugle pour tâter le chemin devant lui car la vague lueur venant du plafond ne lui permettait pas de distinguer grand chose. Il se trouva bientôt face à un mur aux étagères pleines de bouteilles d'alcool. Il en prit une pour voir de quoi il s'agissait mais il faisait trop sombre pour pouvoir déchiffrer correctement l'étiquette. Il crut discerner le mot « pommeau ». Il remit la bouteille à sa place. Il hésitait entre tourner à droite ou à gauche. Il opta finalement pour la droite et contournant une rangée de caisses il sentit un filet lui couvrir la figure. Le cœur battant et le dégoût aux lèvres il arracha nerveusement les fils de soie de la toile d'araignée qu'il venait de crever. Il continua à avancer et se retrouva nez à nez avec la chaîne d'embouteillage. Il tourna à gauche essayant de se souvenir par où ils étaient passés tout à l'heure. Il aperçut à quelques mètres devant lui comme un énorme chaudron qui luisait dans la pénombre. Il reconnut l'alambique qui trônait comme un Gargantua au ventre cuivré.

En s'approchant il heurta du tibia le bas d'un fenwick ce qui lui arracha un cri de douleur. Dans le silence ce cri avait quelque chose de terrible qui le fit frissonner. Accroupi contre une caisse il massait sa cheville douloureuse. Fred avait du l'entendre. Pourquoi ne venait il pas ? Il regardait autour de lui et n'apercevait rien d'autre que des masses sombres toutes semblables. Il était perdu. Toutes les rangées de caisses, tous ces murs couverts d'étagères se ressemblaient. Impossible de savoir où aller. La panique. Une envie folle de crier, d'appeler Fred à son secours et de s'enfuir loin d'ici, n'importe où mais loin, très loin. Il demeurait prostré, tremblant de peur et contenant avec peine les larmes qui lui brouillaient la vue. Il allait crier quand il entendit un bruit de voiture tout près de lui, puis une portière qui claquait, une clef qui cherchait une serrure et enfin quelqu'un qui poussait un juron :

-- Nom de Dieu !

D'un coup toutes les lampes sur les rails au plafond s'éclairèrent et Mulligan s'aperçut qu'il se trouvait à deux pas de la porte d'entrée dont seule une rangée de caisses le séparait. Il vit passer devant lui un gros bonhomme avec un chapeau qui se dirigeait en courant vers le fond de l'entrepôt. Il n'osait plus bouger, paralysé par la peur. Il ne pensa même pas à Fred et ce n'est que quand il entendit des cris qu'il prit conscience que son ami était en danger. Avec la lumière il était plus facile de se repérer et les cris lui indiquaient l'endroit où devait se trouver Fred. Il avançait prudemment et finit par apercevoir le bureau dont la porte était ouverte. Le gros bonhomme se tenait dans l'encadrement de la porte et gueulait tout ce qu'il pouvait.

Il tournait le dos à Mulligan, mais en s'approchant celui-ci s'aperçut qu'il tenait une arme dans la main et qu'il en menaçait son ami. Alors la colère s'empara de lui ; il poussa un grand cri et se précipita en direction du bureau. L'homme s'était retourné pour faire face au nouveau venu et Fred en profita pour lui sauter sur le dos et le déséquilibrer. Il chancela juste au moment où Mulligan allait lui assener un coup sur la tête. Mulligan manqua son coup et les deux hommes roulèrent à terre ; le pied de biche glissa sur le sol. Le bonhomme avait une force incroyable ; il avait accroché Mulligan par les bras et les lui tordait de telle façon qu'il allait les lui casser. Fred lui balança des coups de pied dans les côtes et l'autre lâcha prise. En un bond il fut debout et décrocha un swing qui amena Fred au tapis tandis que Mulligan se levait péniblement les bras endoloris.

L'homme de nouveau lui faisait face et Mulligan voulut s'enfuir mais il le rattrapa et lui assena un violent coup dans les reins. Le jeune homme tomba et l'autre le retourna comme une crêpe pour le dévisager. De quel

droit le regardait il ainsi ? Il devait le trouver laid car il eut un rictus de dégoût. Piqué au vif Mulligan se redressa et fonça tête baissée sur son adversaire qui tenait toujours son revolver à la main. L'homme esquissa et lui balança un méchant coup de poing au menton. Mulligan se trouva une nouvelle fois à terre. Le bonhomme n'avait pas l'air commode ; il le prit par les pieds et le traîna ainsi sur plusieurs mètres. Il entendit l'étoffe qui se déchirait et pensa que son pantalon était en train de se craquer. Tandis qu'il était ainsi tiré sur le sol il aperçut Fred qui arrivait par derrière l'homme en tenant le pied de biche. Il s'arrêta et attendit que le bonhomme qui lui tournait le dos soit à sa portée et il lui asséna un violent coup sur le crane et l'homme tomba à genoux comme un cheval fourbu et s'étala sur le sol avec un bruit mou. Fred qui était livide lâcha le pied de biche. Mulligan se releva, s'en saisit et frappa l'homme à terre de toutes ses forces sur tout le corps en hurlant. Fred qui avait repris son sang froid se jeta sur Mulligan

-- Arrête ! mais arrête bordel ! calme toi.

Mulligan lâcha le pied de biche, tomba à genoux et se mit à pleurer à grosses larmes. Fred se pencha sur le bonhomme. Il était mort, ça ne faisait aucun doute. Il s'empara du revolver, retourna le cadavre, et subtilisa le portefeuille. Mulligan sanglotait le visage enfoui dans ses mains.

-- Arrête Mul ! Ça ne sert à rien. Relève-toi ! Tu fais chier merde !

Mais il ne parvenait pas à se maîtriser. Fred le prit par les épaules et le secoua violemment.

-- Tu sais comment il est arrivé ce type ?

Mulligan hébété ne répondit pas. Il paraissait absent, le regard perdu.

-- Réponds-moi bordel ! Tu l'as entendu arriver oui ou merde ?

-- Oui.... Oui.... enfin j'ai entendu une voiture s'arrêter et

-- Une voiture ! va voir sur le parking

-- Non ! Fred j'ai peur. Restes auprès de moi

Fred compris qu'il n'y avait rien à en tirer. Il haussa les épaules, vida le portefeuille qu'il remis dans la poche du macchabée, ramassa le pied de biche et le tendit à Mulligan, gardant le revolver par-devers lui.

-- Suis moi !

Ils se dirigèrent vers la sortie. Sur le parking ils aperçurent la grosse Mercedes gris métallisé tous feux éteints. Ils s'approchèrent ; Mulligan poussa un cri et parti se réfugier dans l'entrepôt en courant. Il y avait quelqu'un assis à la place du mort. Fred pensa que ce n'était vraiment pas de bol. Il s'approcha doucement en se tenant dans l'ombre. Arrivé près de la voiture il ouvrit brusquement la portière le revolver pointé vers le passager. L'ouverture de la portière avait allumé le plafonnier et Fred pouvait voir à présent que la personne qui se trouvait là était une femme blonde. Elle avait gardé sa ceinture de sécurité et sa tête était penchée en avant le menton reposant sur la poitrine. Il lui toucha l'épaule ; elle ne bougea pas. Il releva la tête en la prenant par les cheveux. La femme avait les yeux grands ouverts. Elle était vêtue d'un tailleur et d'une jupe gris clair et d'un chemisier blanc qui était troué à la hauteur de la poitrine et taché de rouge. La femme qui devait avoir une trentaine d'années était morte. Fred referma la portière et retourna dans l'entrepôt. Il fit basculer le barillet du revolver et constata qu'il manquait une balle.

Mulligan était assis à même le sol les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, le corps secoué par de soubresauts nerveux.

-- T'inquiètes ! elle ne nous a pas vu. C'est une femme

Et il ajouta d'un air qu'il voulait naturel :

-- Elle est morte.

Mulligan redressa la tête, il avait le regard hagard comme s'il avait aperçu un fantôme.

-- Tu l'as butée ?

-- Pas moi. Sans doute lui (il désigna le cadavre de l'homme qui gisait sur le sol) ou peut être s'est-elle suicidée. En tout cas elle est morte. Bon ! Attends moi ici, je reviens de suite.

Il retourna à la voiture, fouilla la boîte à gants, regarda sous les sièges, mais il ne trouva rien d'intéressant. Il se dirigea vers le coffre. A l'intérieur il y

avait une sacoche en cuir. Il l'ouvrit, elle était bourrée de billets de vingt Euros : une fortune.

-- Le Jack-pot

Murmura-t-il.

Il prit la sacoche, referma le coffre, s'installa au volant, et gara la Mercedes dans l'entrepôt.

-- Aides moi Mul !

-- A quoi faire ?

-- A mettre le type dans la bagnole.

-- T'es con ou quoi ? On s'tire. J'ai trop peur. Et s'il arrive quelqu'un d'autre ?

-- Qui veux-tu qui arrive ?

-- Tu as déjà dit ça.

-- Ecoutes ! On va se casser d'ici au plus vite, mais avant il faut qu'on maquille tout ça.

- Démmerdes-toi tout seul. Moi, je ne touche pas à ce zig.

Fred dû se charger seul du macchabée. Il était lourd le bougre et il sua sang et eau pour l'installer au volant. Il referma la porte et se dirigea vers le fond de l'entrepôt. Mulligan, toujours assis par terre le dos contre une caisse entendit des bruits de verre cassé. Il se leva pour aller voir ce qui se passait. Fred cassait des bouteilles d'alcool et répandait leur contenu sur le sol et sur les caisses. Il avait déjà vidé les cinq dames-Jeannes et un certain nombre de bouteilles de Whisky et de Vodka.

-- Qu'est ce tu fous ?

-- Ben tu vois ! j'arrose avant de mettre le feu.

-- T'es cinglé ! pourquoi tu veux foutre le feu ?

-- Pour effacer le maximum de traces. Je te rappelle qu'il y a ici deux macchabées. Il ne s'agit plus d'un vol de quelques Euros ou de quelques bouteilles d'alcool.

-- Dans quelle merde on s'est foutu ! putain !

Quand il eut bien arrosé quelques caisses Fred prit un billet de vingt Euros, y mit le feu avec son briquet et enflamma l'alcool qu'il avait répandue. Il y eut une petite flamme bleue, puis plus rien. Il recommença trois fois sans plus de résultat.

-- Je me demande comment s'y prennent les gus de banlieue pour foutre le feu aux bagnoles.

Il fallut attendre le cinquième billet pour qu'un début d'incendie se déclare. Ils regagnèrent la sortie, éteignirent les lumières et fermèrent la porte. Mulligan ne prononça pas un mot pendant le chemin du retour. Ils laissèrent la barque là où ils l'avaient prises et le retour se fit dans la vase avec les cuissardes. Il était deux heures du matin quand ils atteignirent la vieille Vauxhal. Fred se dirigea vers le port de commerce et s'arrêta tout au bout derrière le chantier naval. Il attacha fermement les deux paires de basket au pied de biche et le balança dans l'eau. Il s'enfonça immédiatement. Dans le coffre de sa voiture il sortit un vieux journal, y mit le feu et brûla les gants de caoutchouc. Une odeur âcre le prit à la gorge. Pendant tout ce temps Mulligan était resté assis dans la voiture sans bouger. Fred ne lui avait pas encore fait part de sa découverte. Il raccompagna son ami qui descendit de voiture et se dirigea comme un zombi vers la porte de son immeuble sans même lui dire au revoir.